

CŒUR DE GAËL

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Cœur de Gaël / Sonia Marmen

Nom : Marmen, Sonia, 1962-, auteure

Marmen, Sonia, 1962- | Terre des conquêtes

Description : 2^e édition | Sommaire incomplet : tome 3. La terre des conquêtes

Identifiants : Canadiana 20220026009 | ISBN 9782898042843 (vol. 3)

Classification : LCC PS8576.A7436 C63 2023 | CDD C843/.6–dc23

© Les éditions JCL, 2005, 2023

Design de la couverture : Stefan Hilden / HildenDesign

Image de la couverture : HildenDesign / Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairiequebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

SONIA
MARMEN

CŒUR DE GAËL
LA TERRE DES CONQUÊTES

* * *

LES ÉDITIONS JCL 

Remerciements

Je tiens à remercier les personnes suivantes...

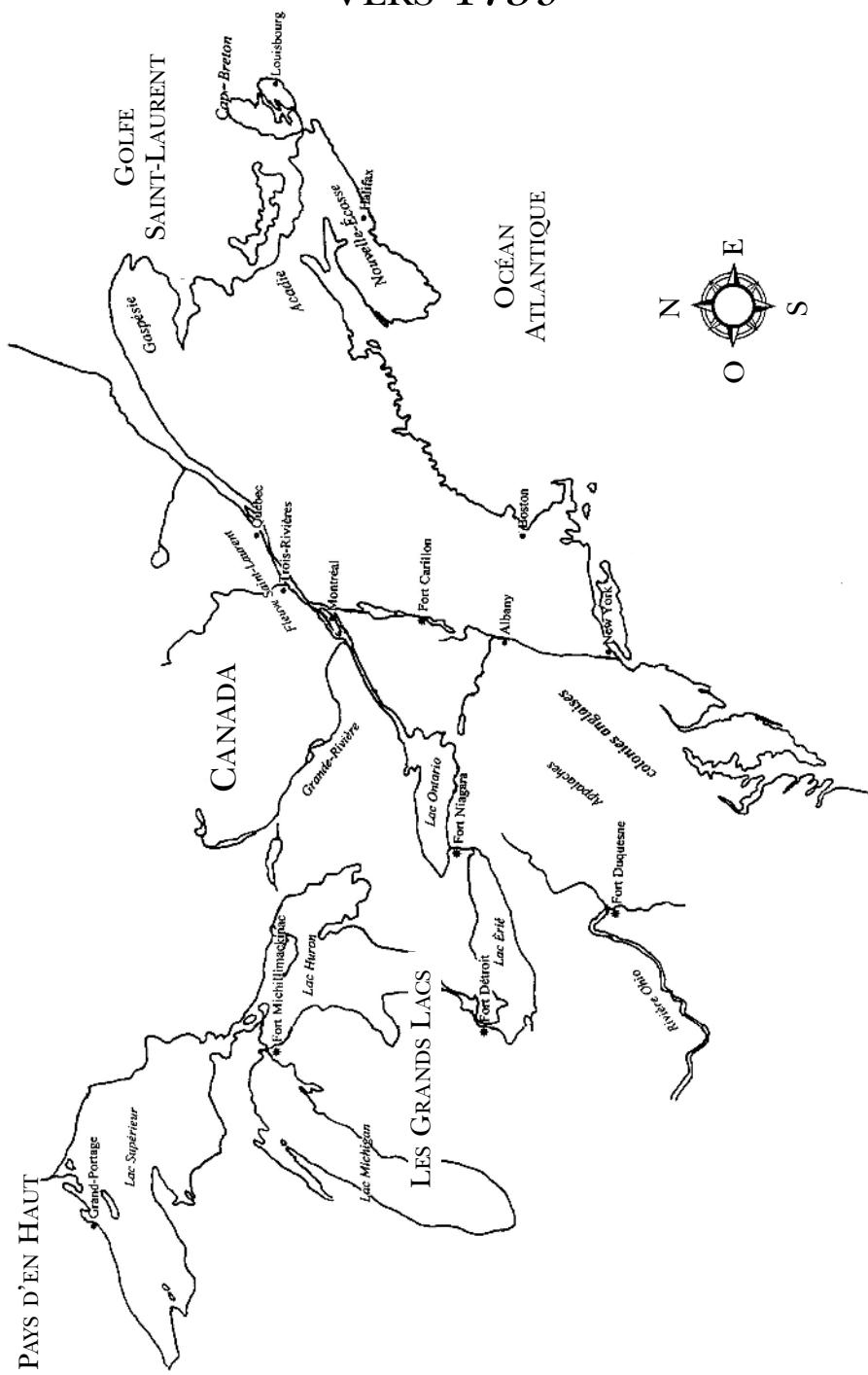
Ma famille et mes amis, pour leur support et leurs encouragements. M. Angus Macleod, pour son aide précieuse dans la correction des dialogues en gaélique. M. Jean-Claude Larouche, mon éditeur, et toute son équipe, pour leur merveilleux travail. Bérengère Roudil, pour ses commentaires constructifs et sa correction appliquée.

... du fond du cœur.

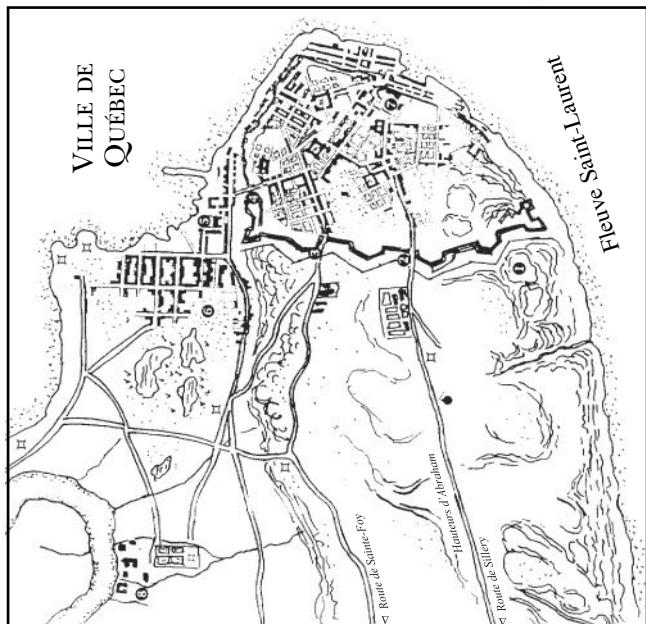
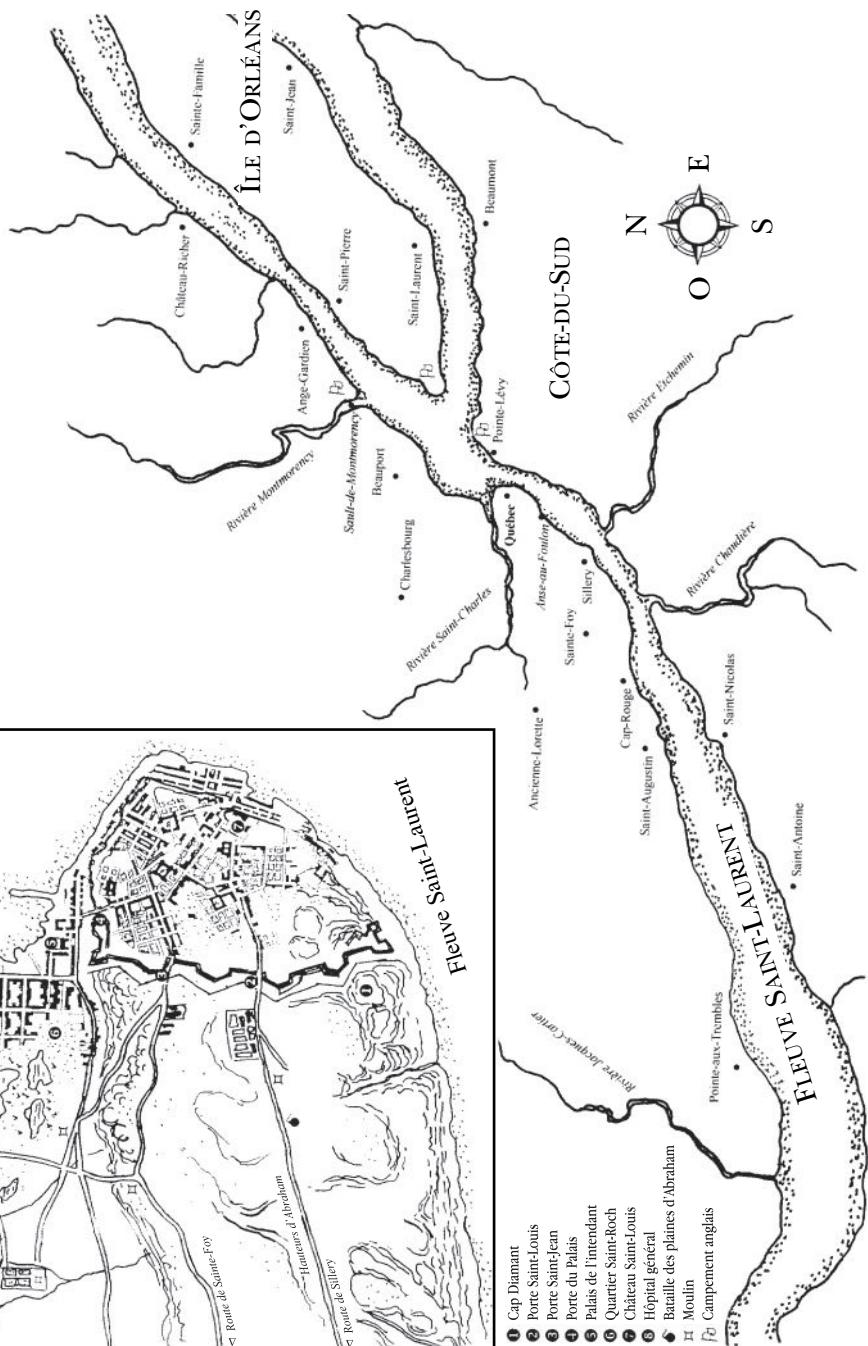
*À la mémoire de mon aïeul, Samuel Marman,
soldat du 10^e bataillon royal
des vétérans qui, servant le roi George III, mirent le pied au Canada
en décembre 1811. Après la guerre, il s'est installé à Cap-Saint-Ignace,
à quelques kilomètres de Montmagny, avec Christine Gagnier,
sa nouvelle épouse. Par lui, tout a commencé.
Parfois je me plais à croire que cette histoire pourrait être la sienne...*

*L'exil n'est pas de se trouver en pays étranger,
mais plutôt de se trouver dans le corps
d'un être qu'on ne connaît pas.*

LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES VERS 1759



QUÉBEC ET LE SAINT-LAURENT VERS 1759



Généalogie des Macdonald de Glencoe
Duncan Og Macdonald de Glencoe (1647-1692)
Ép. Janet Macdonald de Keppoch (1651-1686)

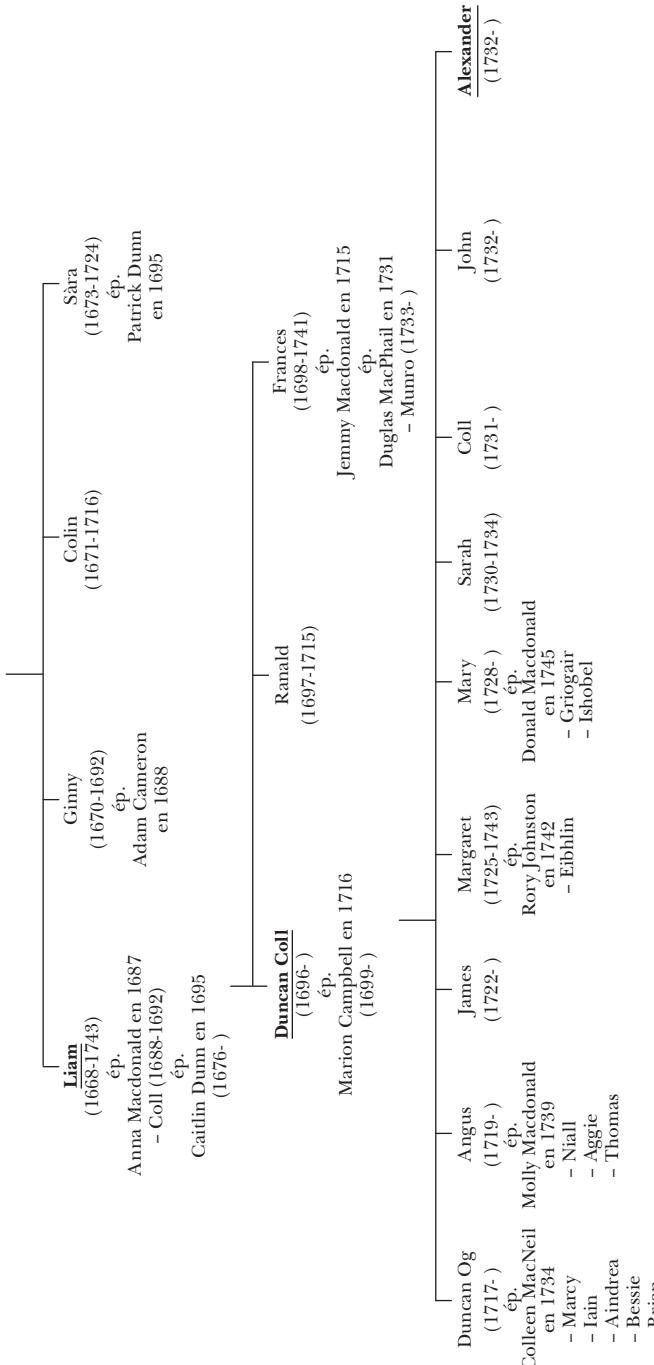


Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

No man's land

- | | |
|---|----|
| 1. <i>In memoriam. Glencoe, 1745.....</i> | 15 |
| 2. <i>Per mare, per terras, no obliwiscaris</i> | 29 |
| 3. Le pays maudit. Août 1746, Highlands, Écosse..... | 41 |
| 4. Demain, l'aube se lèvera à l'ouest. Juillet 1757 | 85 |

DEUXIÈME PARTIE

Annus mirabilis

- | | |
|-----------------------------------|-----|
| 5. Les Anglais!..... | 137 |
| 6. Le chant du cygne..... | 181 |
| 7. Cœurs en déroute | 217 |
| 8. Le courage est une vertu | 263 |

TROISIÈME PARTIE

La Conquête

- | | |
|--|-----|
| 9. Québec, les derniers jours | 305 |
| 10. Le lys et le chardon..... | 329 |
| 11. Contre vents et marées | 369 |
| 12. Jours noirs, nuits blanches | 405 |
| 13. Le chant des anges de la géhenne | 433 |
| 14. Le dernier combat | 467 |
| 15. L'amour et la musique | 501 |
| 16. <i>De profundis</i> pour une âme | 533 |

PREMIÈRE PARTIE

1745

No man's land

Peu d'entre eux reviendront.

WILLIAM Pitt, ministre britannique de la Guerre

Ô Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit afin que je disparaisse.

VICTOR HUGO

NOTE HISTORIQUE SUR LA GUERRE DE SEPT ANS

Après la guerre de Succession d'Autriche, à laquelle mit fin le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, huit années de paix relative laissent souffler l'Europe. Mais les dents grincent toujours. Une alliance entre la France et l'Autriche, pourtant ennemis séculaires, suffit à déclencher de nouveau les hostilités avec la Grande-Bretagne. Ce renversement des alliances pousse les grandes forces européennes dans la guerre de Sept Ans. Celle-ci se déroule sur plus d'un continent et prend rapidement des allures de guerre mondiale. La Grande-Bretagne, la Prusse et le Hanovre se mesurent alors à une coalition de taille constituée de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Saxe, de la Suède et de l'Espagne.

Bien avant le début officiel des conflits, l'odeur de la poudre flotte sur l'Amérique. Au printemps 1754, Washington, jeune Virginien de vingt et un ans, attaque un détachement français en mission diplomatique. En Acadie, après avoir attaqué le fort Beauséjour, les Britanniques procèdent dès 1755 à la déportation des Acadiens français, qui se réfugient notamment en Louisiane. C'est ce qu'on appellera plus tard le Grand Dérangement.

Pendant ce temps, Jean-Armand Dieskau, commandant d'une escadre française, quitte Brest avec trois mille trois cents hommes formant les six bataillons destinés à la défense de la Nouvelle-France. L'Angleterre ne tarde pas à envoyer à son tour des régiments constitués essentiellement d'Irlandais et d'Écossais.

C'est la bataille de la Monongahéla qui marque véritablement le début de la guerre en Amérique. Les Anglais subissent quelques revers au début. Mais, ensuite, les postes d'avant-garde français tombent un à un. Les conflits américains s'achèvent ainsi avec la capitulation de Québec en 1759 et celle de Montréal en 1760.

Le 10 février 1763, le traité de Paris met officiellement fin à cette guerre et consacre la Grande-Bretagne comme grand vainqueur. En Amérique du Nord, il marque le début d'une coexistence turbulente entre deux cultures totalement différentes, avec toutes les conséquences qui en découlent. Mais cette coexistence perdure encore aujourd'hui.

En décembre 1763, le régiment écossais des Fraser Highlanders qui a combattu sur les plaines d'Abraham est démantelé. Plusieurs soldats choisissent alors de rester au Canada et épousent des Canadiennes françaises. Parmi eux se trouvent des Fraser, des Ross, des Mackenzie, des Reid et des Blackburn. Plusieurs de leurs descendants vivent aujourd'hui dans la vallée du Saint-Laurent et sont complètement francophones.

In memoriam
Glencoe, 1745

Ce jour aurait pu être celui de la Création comme il aurait pu être celui de la fin du monde. C'était un jour comme les autres et en même temps un jour comme il n'y en aurait jamais plus. Le temps, éternel recommencement, progression inexorable vers la fin, puisque toute chose a une fin. Mais je crois... que la fin d'une chose est toujours le début d'une autre, car en toute chose sommeille l'éternité.

C'était un de ces matins frais et ensoleillés du début de l'automne. Des lambeaux de brume enlaçaient amoureusement les pics rocheux qui formaient des remparts naturels entre lesquels la rivière Coe, d'humeur plutôt calme, cascadait vers le loch Leven. Le chant cristallin de l'eau qui résonnait dans toute ma vallée me rappelait mon histoire, qui était aussi celle de mes enfants et de mes petits-enfants. En mes descendants coulait le sang de ma race: eau vive portant l'histoire d'une génération à l'autre; source abreuivant nos racines; encre marquant notre passage. Ainsi, mes enfants assurerait mon éternité par-delà les frontières de mon temps. Par eux mon peuple survivrait à l'exode.

Le soleil n'arrivait plus à réchauffer mes vieux os. Assise sur un banc, sous le cerisier que la brise effeuillait dans un désordre sensuel, je gardais les yeux fixés sur le paysage, cherchant à graver dans mon esprit le bleu immuable de l'immensité, me laissant bercer par les images heureuses et malheureuses de mon passé qui jaillissaient dans mon esprit. Les chaleurs de l'été ayant fait leur œuvre, les collines avaient pris de merveilleuses teintes ocre qui réchauffaient l'œil. Si je ne souriais pas, mon âme était sereine. « Bientôt... » me répétait-je. En moi, ni angoisses ni regrets. Le

ciel penchait son immensité sur ma vallée pour m'inviter à m'y reposer. L'Autre Monde m'ouvrirait enfin ses portes. J'irais rejoindre Liam, l'amour de ma vie... J'étais prête pour mon dernier voyage.

Des rires m'extirpèrent de mes pensées. Les deux derniers-nés de mon fils Duncan, les jumeaux John et Alexander, poursuivaient un autre garçon en brandissant des épées de bois. Leurs longues jambes nues sous leur kilt défraîchi étaient couvertes de boue et battaient l'herbe dorée. Ils me firent penser à de jeunes poulains gambadant sur leurs pattes toutes neuves; cela m'arracha un sourire.

— Ils sont beaux, murmurai-je en les contemplant d'un œil attendri. Ils feront de fiers guerriers... si Dieu le veut.

Duncan, assis à mes côtés, ne dit rien et laissa son regard errer dans la vallée. À cinquante ans, de stature robuste, il respirait toujours la santé en dépit des nombreuses blessures accumulées tout au long de sa vie. Cela faisait maintenant plus de deux semaines que les hommes du clan aptes à porter les armes étaient partis. Sa femme Marion souffrant de fortes fièvres, il avait décidé d'attendre qu'elle soit hors de danger pour suivre leurs traces. Depuis deux jours, elle se portait mieux. Il pouvait donc penser à aller rejoindre l'armée jacobite. Celle-ci, enthousiasmée par l'arrivée du prince de Galles, fils du vieux Prétendant, faisait route vers Édimbourg. Chemin faisant, elle se grossissait de tous ceux qui étaient déterminés à remettre une fois pour toutes les Stuarts sur le trône d'Écosse.

Je remontai le plaid sur mes genoux en frissonnant. Mes doigts usés par une rude vie de labours tremblaient et mes articulations me faisaient de plus en plus souffrir.

— Comment va Marion aujourd'hui?

— Elle va un peu mieux. Mais l'air humide ne l'aide pas.

— Hum... non, je suppose. Maintenant que sa fièvre est tombée, tu vas sans doute partir rejoindre les nôtres auprès du prince?

— J'y pense... murmura-t-il en reposant les yeux sur la vallée qui s'ouvrait devant nous.

Ainsi débutait une nouvelle insurrection...

Le soulèvement ne faisait pas l'unanimité au nord de la Tweed, comme il ne l'avait pas fait avant Killiecrankie en 1689 ou Sheriffmuir en 1715. Mais il enflammait le cœur des jacobites et réveillait en eux le violent désir de s'affranchir du pesant joug anglais. Ce feu courait dans les veines de Duncan, comme il avait couru dans celles de Liam et comme il courait déjà certainement dans celles de mes petits-fils.

La dernière insurrection datant déjà de trente ans, la nouvelle génération du clan en avait simplement entendu parler. Les anciens

la racontaient avec exaltation. Ils semblaient avoir oublié l'amer-tume de son échec et ses conséquences tout au long des années qui avaient suivi. Quoique modérées, les répressions avaient fait naître une volonté de vengeance. Le temps avait fait le reste.

Il y avait eu quelques tentatives, comme celle de 1719, dans le Glenshiel. Des récalcitrants s'étaient alliés à une poignée d'Espagnols dans l'espoir de réussir là où le comte de Mar avait échoué. Les deux frères Keith – dont le comte de Marischal – et le comte de Tullibardine, William Murray, étaient les instigateurs du mouvement. Mais la bataille s'était soldée par un nouvel échec. Les chefs des clans jacobites s'exilèrent alors en Europe. Ainsi, l'idée de la restauration des Stuarts tomba dans l'oubli pour quelques années. Chacun se replongea dans son quotidien de labeurs qui endormit l'esprit rebelle.

Le comte de Marischal, George Keith, trouva refuge en Suisse, où il servit les Prusses en qualité de gouverneur de Neuchâtel. Mon frère, lord Patrick Dunn, et son épouse, Sàra, l'y suivirent. Je vécus douloureusement cette séparation: Patrick et moi étions très proches et Sàra, la sœur de Liam, était comme une sœur pour moi. Des lettres de Patrick nous parvinrent régulièrement pendant un certain temps. Puis un triste jour de 1722, l'écriture hésitante de Sàra m'apprit le décès de mon frère. Son cœur avait cessé de battre au début du printemps.

Ma belle-sœur revint à Glencoe l'année suivante. Mais, anéantie par la mort de Patrick et affaiblie par le long voyage qui l'avait ramenée dans ses montagnes bien-aimées, elle succomba à son tour au cours de l'hiver 1724. Patrick et elle n'avaient aucune descendance.

À cette époque, mon frère Mathew vivait toujours. Veuf depuis dix ans, il habitait dans le Strathclyde chez sa fille Fiona, sur les terres de son gendre, lord Samuel Crichton. La distance et l'âge nous tenaient éloignés dorénavant, et je me sentais isolée. Heureusement, nous nous écrivions au moins deux fois l'an.

L'Écosse connaissait des années difficiles. L'essor industriel enrichissait l'Angleterre. Mais ses effets bénéfiques ne parvenaient pas jusqu'en Écosse, dont l'économie stagnait. La population écossaise vivait dans des conditions modestes, voire médiocres. L'Acte d'union de 1707 ne tenait pas ses promesses, et un sentiment de mécontentement grandissait dans le cœur des Écossais. La contrebande, véritable noyau de l'économie du pays, se développait. Les Anglais, se voyant ainsi privés d'un important capital, assenèrent de nouvelles taxes à l'industrie du whisky et à celle de la bière. Les conséquences ne furent pas longues à venir:

émeutes, grèves dans la brasserie. Enfin, tout concourrait à réveiller le monstre qui sommeillait en chacun des jacobites.

L'agitation inquiéta le Parlement britannique. Il fallait mater les irréductibles, les assujettir avant que tout cela ne se transforme en soulèvement. Pour ce faire, les parlementaires crurent nécessaire d'installer dans les Highlands des garnisons qui calmeraient les ardeurs des montagnards. Ainsi, le général Wade, commandant en chef des troupes royales en Écosse, creusa dans le granit des Highlands afin de construire des routes qui faciliteraient les déplacements militaires. Il fit restaurer les ouvrages déjà en place et bâtir le fort Augustus sur la rive nord du loch Ness. Pour couronner le tout, il leva un régiment chez les Highlanders hanovriens; on appela ce dernier la Garde noire.

Le peuple des montagnes demeurait hostile au changement. Certains chefs de clans essayèrent d'instaurer un système agricole plus efficace. Mais la population était réfractaire aux manières anglaises et résistait. Notre clan ne faisait pas exception à la règle. La contrebande et le vol de bétail, comme toujours, étaient nos principales sources de revenus. S'ils assurèrent notre subsistance, ils firent aussi notre malheur.

Au fil des ans, Liam étendit son réseau pour le commerce de l'alcool et du tabac. Il s'associa à un homme de Glasgow sans scrupules, Neil Caddell. Ce dernier possédait des comptoirs de traite dans les colonies d'Amérique et fixait lui-même ses prix en faisant fi des lois sur les taxes anglaises qu'il qualifiait de frauduleuses. Ces lois ne servaient qu'à engraisser un gouvernement despote, disait-il.

Caddell fut arrêté à quelques reprises pour fraude fiscale. Mais il arrivait toujours à s'en sortir. Il avait simplement des amendes qu'il payait rubis sur l'ongle. Les douaniers gouvernementaux et les juristes ne se faisaient pas trop prier quand on leur présentait une bourse bien garnie. Les affaires reprenaient alors aussitôt. Toutefois, la bonne étoile ne brilla pas éternellement. En 1736, Caddell fut de nouveau écroué. Cette fois, le *lord advocate* chargé de son cas n'était pas disposé à échanger un verdict de non-culpabilité contre de l'argent. Caddell fut condamné à mort. Après l'exécution de son associé, Liam se fit très discret. Il reprit en main le commerce du bétail et abandonna progressivement la contrebande d'alcool.

Duncan, qui n'avait jamais cessé de se livrer au vol de bétail dans les Highlands, accompagna son père avec joie dans le Lennox. Là, les deux hommes s'allierent à un certain Buchanan de Machar et aux fils de feu Robert Roy Macgregor, dont James Mor, ancien

complice de Duncan. Ces gens excellait dans le *black mailing*¹. Cette nouvelle activité ne me semblait pas moins dangereuse que la précédente. Mais qu'y pouvais-je? Cela rendait Liam heureux. De plus, il ne cessait de me répéter: « Il faut bien vivre! » Il fallait connaître le pragmatisme écossais.

— Il faut bien vivre, murmurai-je pour moi-même, perdue dans mes souvenirs.

La chaleur d'une main sur mon bras me ramena au moment présent. Je me tournai vers Duncan et vis de la tristesse dans son regard bleu. Les yeux me fuirent aussitôt pour suivre les jumeaux qui jouaient à faire la guerre.

— Je les emmène avec moi.

— Mais ils n'ont que treize ans, Duncan! Marion ne voudra jamais...

— J'en ai décidé ainsi. Elle doit se reposer. Je m'inquiète pour elle, mère. Bien que sa fièvre soit tombée, elle est encore fragile. Et l'hiver arrive... Ils seront mieux avec moi. Avec leurs frères Duncan Og, Angus, James et Coll, je veillerai sur eux. Ce sont presque des hommes, après tout...

À ces mots, je ne pus m'empêcher de poser un regard lourd de sens sur lui. Ses paroles me rappelaient une promesse qu'il m'avait faite un certain matin gris, et qu'il n'avait pu tenir. Le clan partait rejoindre les troupes jacobites du comte de Mar. C'était en 1715 et cela me paraissait faire une éternité. Mais le souvenir était aussi vif que si cela avait été la veille. Malheureusement, Ranald n'était jamais revenu de la bataille de Sheriffmuir. Je savais que Duncan se sentait un peu responsable. Cependant, je ne lui avais jamais fait de reproches. La guerre était ce qu'elle était: la vie d'un homme ne représentait alors qu'un maigre tribut à payer pour une cause.

Un ange passa et, de ses battements d'ailes, fit tourbillonner la poussière accumulée sur des années de souvenirs. Indéfectible mémoire... parfois douce, parfois cruelle. Elle avait cette capacité de soulever le voile qui couvrait ces images et ces odeurs qu'on accumulait dans notre esprit au fil de notre vie, et d'en extraire l'essence de nos émotions.

Plus de trois mille hommes issus des clans de l'ouest des Highlands, fief jacobite séculaire, s'étaient déjà rassemblés sous

1. En Écosse, chantage qu'exerçaient les voleurs de bétail sur les éleveurs des Lowlands. Cela consistait à se faire payer de grosses sommes d'argent en échange de la protection des troupeaux. Lorsque le propriétaire omettait de payer, les troupeaux disparaissaient mystérieusement des pâturages.

l'étendard de Charles Édouard Stuart. Ce jeune prince était le fils de Jacques Francis Édouard, qu'on appelait jadis le Prétendant et qui, depuis son exil définitif après le dernier soulèvement, avait plongé dans la neurasthénie. Charles Édouard s'était vu confier la régence des royaumes de son père. L'Angleterre, toujours occupée par ses sempiternelles guerres avec la France sur le continent, n'avait laissé que très peu de troupes sur son propre territoire. Le moment semblait propice. Avec un peu de chance, peut-être les jacobites pourraient-ils arriver à leurs fins?

Élégant, énergique, de nature gaie et d'un charme irrésistible, Charles Édouard Stuart, qu'on surnommait affectueusement Bonnie Prince Charlie², possédait tous les attributs d'un chef et était tout désigné pour conduire encore une fois ses sujets sur le sentier de la guerre après trente ans de paix. L'élément déclencheur avait certainement été la mort de l'empereur d'Autriche, Charles VI, qui avait été à l'origine de nouveaux conflits entre la France et l'Angleterre. Cela faisait partie de ce qu'on appelait maintenant la guerre de Succession d'Autriche.

Les chefs jacobites, notamment le perfide lord Lovat et le petit-fils du vénéré Ewen Cameron, le jeune Donald, jugèrent que ces conflits qui s'étendaient à toute l'Autriche, à l'Allemagne et aux Flandres étaient une belle occasion pour une nouvelle tentative de remettre un Stuart sur le trône d'Écosse.

Le fougueux Bonnie Charlie, mû par la perspective de regagner le trône usurpé à son grand-père en 1688, chercha l'aide nécessaire auprès du roi de France. Mais Louis XIV n'avait que faire des problèmes de l'Écosse et préférait se vautrer dans la gloire que sa victoire toute récente à Fontenoy lui procurait. Qu'à cela ne tienne! Grâce à deux compatriotes vivant en France, Aeneas Macdonald, banquier à Paris, et Antoine Walsh, armateur irlandais, Charles Édouard put organiser sa folle expédition.

Nous savions peu de chose sur ce qui se préparait, hormis le fait que le prince avait débarqué sur la côte occidentale d'Écosse, plus précisément sur l'île d'Ériksay, fief des Macdonald des îles, vers la mi-juillet. L'étendard avait été levé et acclamé à Glenfinnian un mois plus tard. Les serments d'allégeance se multipliaient. Les armes cliquaient déjà. L'aventure de 1745 débutait... et je devinais la suite.

— Je les tiendrai loin des combats, m'assura Duncan d'une voix ténue.

Posant ma main sur celle de mon fils, je sentis mon cœur se

2. Surnom signifiant «Gentil prince Charles».

serrer. Il ressemblait tant à son père en vieillissant! Liam lui manquait terriblement, comme à moi. Je connaissais les sentiments qui le déchiraient. Comme son père bien des années auparavant, il entraînait ses fils dans le sillage d'un Stuart tout en sachant que la mort les accompagnerait jusqu'à la victoire ou la défaite. Mais, dans les Highlands, la liberté avait un prix.

La paix n'arrivait pas à s'installer dans nos montagnes. On disait que ce pays sauvage était habité par les âmes des grands guerriers fiannas³ dont le souffle lui donnait son parfum, lequel ne se laissait pas dominer par l'odeur du *Sassannach*⁴. Il y avait de ces choses qu'on ne pouvait changer. Dans le sang gaélique courait la conviction que la survie d'une race résidait dans l'immuabilité de ses racines. Les *Sassannachs* s'acharnaient sur nous, retournant notre terre et mettant nos racines à nu pour mieux les arracher. Il était plus que temps de réveiller l'âme guerrière et de brandir la croix ardente.

— C'est bon, dis-je simplement, sachant pertinemment qu'il n'y avait plus rien à ajouter.

Je me tournai vers les collines et observai pendant un long moment les deux garçons qui s'amusaient. Alexander courait derrière John. Il était toujours avec son frère jumeau et le suivait comme son ombre, cherchant dans l'imitation de ses gestes et de ses mots un moyen de devenir un membre du clan à part entière. Si la nature les avait faits la réplique exacte l'un de l'autre du point de vue physique, ils avaient en revanche des caractères opposés.

Je ne doutai pas du lien qui les unissait. Quel phénomène fascinant que la division gémellaire qui donne deux êtres à la fois identiques et différents. Un même sang, une même chair, mais deux esprits influencés chacun par un milieu distinct. John était de nature calme et réfléchie, et il modérait le tempérament rebelle et belliqueux d'Alexander. Il défendait toujours son frère lorsque ce dernier faisait une bêtise. Ce qui arrivait trop souvent. Mais je sentais que cela ne se passait plus comme avant entre eux. En aurait-il été autrement s'ils n'avaient pas été séparés dans leur tendre enfance? Une chose était certaine: cette séparation avait été une terrible erreur.

Toute cette histoire avait débuté avec la mort prématurée de la petite Sarah. De deux ans plus âgée que les jumeaux, la fillette avait été emportée par la diphtérie. Puis la maladie s'était attaquée à Coll, qui avait un an de moins que Sarah. Ensuite, ce fut John qui tomba

3. Les Fiannas étaient de féroces guerriers celtes de l'ouest des Highlands.

4. Anglais en gaélique.

malade. Ayant peur pour le petit Alexander, Duncan et Marion s'étaient résignés à l'envoyer dans le Glenlyon, dans la famille de ma belle-fille, le temps que les deux autres se rétablissent complètement... si Dieu leur donnait cette grâce. Il fallut plusieurs longs mois. Enfin – par quel miracle? personne ne le sut –, les deux frères en réchappèrent, non sans quelques séquelles que le passage du temps atténua. Cependant, toujours inquiète que la maladie ne prenne d'assaut Alexander, le moins robuste des jumeaux, Marion, épuisée, avait préféré laisser son dernier-né quelque temps encore en Glenlyon.

Les périodes difficiles s'éternisant, les mois s'étirèrent en années, trois au total. Enfin, Marion se rétablissant peu à peu de sa grande fatigue, le retour du garçon dans la vallée fut progressif. Les deux années qui suivirent furent partagées entre Glencoe, pour la période estivale, et le Glenlyon, pendant l'hiver. Cela faisait maintenant trois ans qu'Alexander était définitivement de retour parmi les siens. Le pauvre garçon cherchait encore à se tailler une place dans le clan. Il était « l'étranger », et cette étiquette le blessait cruellement.

Par jalouse et incompréhension, on le mettait souvent à l'écart. Chez son grand-père maternel, il recevait une éducation digne d'un fils de laird et menait une vie qu'il n'aurait jamais connue autrement. Tout cela le rendait différent aux yeux de ses frères et sœurs. De plus, le grand-père John Buidhe Campbell ne cachait pas sa préférence pour le garçon, ce qui entretenait la jalouse des pairs.

Une violente dispute venait d'éclater entre les trois jeunes garçons. Comme toujours, John s'interposait entre Malcolm Henderson et Alexander qui tenait tête à ce dernier.

– Je ne comprendrai jamais cet enfant, marmonna Duncan qui avait suivi toute la scène. Il cherche constamment noise aux autres. Pourquoi? Je me demande si je ne ferais pas mieux de le laisser ici...

– Il souffre, Duncan. Ici, il est un Campbell; en Glenlyon, il n'est qu'un Macdonald. Ne vois-tu donc pas? Il se cherche, et c'est à toi de l'aider à découvrir qui il est. Un nom ne reste qu'un nom si l'homme qui le porte n'a pas d'âme.

Secouant mollement sa chevelure couleur aile de corbeau parsemée de fils argentés, Duncan baissa le regard sur nos mains réunies qui reposaient sur mon *arisaid*⁵ usé. Conscients de l'erreur qu'ils avaient commise en éloignant Alexander des siens pendant si longtemps, Duncan et Marion avaient des remords, je le savais. Mais l'attitude belliqueuse de son fils mettait Duncan régulièrement

5. Costume traditionnel féminin dans les Highlands, constitué d'un plaid drapé autour du corps et retenu sous le buste par une ceinture.

hors de lui. Le petit s'était ainsi vu attribuer le surnom d'Alas⁶. Duncan savait qu'il aurait du fil à retordre avec cet enfant qui cherchait sans cesse à attirer l'attention avec ses frasques. Mais il avait juré de ne plus jamais séparer ses deux fils. Il lui faudrait composer avec ce caractère rebelle.

— Père arrivait si bien à lui parler... Pourquoi... pourquoi est-ce que je n'y arrive pas, moi? Je voudrais tellement lui faire comprendre que nous reconnaissions notre erreur... Nous n'aurions pas dû les séparer, jamais! Si père était encore ici...

L'émotion l'étrangla et il serra plus fort ma main, qui se mit à trembler. Si Liam était encore ici... Je fermai les paupières, me rappelai ce terrible jour où Liam m'avait embrassée pour la dernière fois. C'était un jour comme celui-ci, frais et ensoleillé. Les grillons chantaient joyeusement dans les hautes herbes jaunies; les frondes des fougères, dentelles délicates, rouissaient sous les feux des derniers rayons de l'été 1743. Une semaine ne s'était pas écoulée depuis l'enterrement de Margaret, la fille aînée de Duncan, morte avec Eibhlin, la petite fille qu'elle mettait au monde, que Liam repartait encore pour les Lowlands avec Duncan et cinq autres hommes du clan. Ils allaient retrouver comme toujours la bande de Buchanan et les Macgregor.

Puis deux semaines s'étaient écoulées. Les rumeurs qui circulaient sur la fomentation d'un nouveau soulèvement avaient mis les autorités en état d'alerte. La Garde noire avait augmenté ses patrouilles dans les Highlands et devenait de plus en plus difficile à éviter sur les nouvelles routes. Pressés de rentrer chez eux avec leur butin, Liam et Duncan avaient fait preuve de témérité en empruntant la route militaire qui reliait le fort William au loch Lomond et qui passait par la porte est de notre vallée. Malheureux concours de circonstances: un contingent de la Garde noire qui venait de franchir le sentier escarpé de « l'escalier du diable » avait croisé leur petit groupe.

Selon Duncan, il y aurait eu un court échange verbal, froid mais courtois, entre Liam et le capitaine du détachement. Puis chacun aurait continué sa route. Ce fut à ce moment-là qu'un coup de feu fit écho sur les parois de granit. Un seul coup qui figea tout le monde. Se croyant la cible des soldats, Liam et ses hommes avaient riposté. Une échauffourée avait eu lieu, faisant deux morts du côté des soldats et trois blessés parmi les nôtres. Pris en chasse, le groupe de Liam avait trouvé refuge dans les montagnes et évité le massacre.

6. Alas : en anglais, expression de dépit.